

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } 14 francs six mois.
 } 7 50 francs trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
 bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
 MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
 publication des annonces de MM. HAVAR, LAFFITTE, BULLIER
 et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

18 décembre 1862.

Nous reproduisons, plus loin, une proclamation publiée, à Orizaba, par le général Forey, et adressée au peuple mexicain.

« La France, dit l'honorable général, vous envoie une armée, modèle d'ordre et de discipline. Elle vient vous aider à vous constituer en une nation riche, puissante, libre de cette vraie liberté qui ne marche pas sans l'ordre. »

D'après la tournure du débat sur les affaires du Mexique dans le Sénat espagnol et l'attitude du Gouvernement de la reine Isabelle en cette occasion, on se croit fondé à annoncer dans diverses lettres de Madrid que le cabinet O'Donnell est tout disposé, même sans l'Angleterre, à faire cause commune avec nous au Mexique, en signant une nouvelle convention aussitôt après l'entrée de nos troupes à Mexico.

On dément formellement à Paris aussi bien qu'à Madrid, que M. Billault ait écrit ou doive écrire une lettre au général Prim à l'occasion des derniers débats du Sénat espagnol. M. Jecker est, dit-on, arrivé à Paris, venant de la Vera-Cruz.

Le résumé donné par le télégraphe du message adressé au Congrès par le président Lincoln traite surtout de la question de l'émancipation des nègres.

Il n'abandonne pas formellement le plan exposé par sa proclamation concernant l'émancipation dans les Etats confédérés au 1^{er} janvier; mais propose un autre plan qui diffère complètement du premier, et est même contradictoire avec lui.

Le président Lincoln recommande l'adoption des résolutions suivantes :

« Résolu par le Congrès fédéral, avec l'approbation des deux tiers des deux Chambres, que les articles suivants seront proposés aux législatures ou conventions des divers Etats comme amendements à la Constitution fédérale, afin d'en être considérés comme partie intégrante, s'ils sont ratifiés par les trois-quarts de ces législatures :

1^o Tout Etat dans lequel l'esclavage existe actuellement, et qui l'abolira en

quelque temps que ce soit avant janvier 1900, recevra les compensations suivantes des Etats-Unis.

« Les présidents des Etats-Unis lui rembourseront des bons du Trésor portant un certain intérêt pour tout esclave reconnu avoir été porté sur le huitième cens des Etats-Unis. Ces bons seront délivrés au fur et à mesure que l'émancipation s'opérera, si elle est graduelle, et en une seule fois, si elle a lieu par un seul acte. Tout Etat qui introduira ou tolérera l'esclavage après les avoir reçus, devra les retourner aux Etats-Unis avec l'intérêt.

2^o Tous les esclaves qui auront acquis la liberté par les changes de la guerre, à quelque époque que ce soit avant la fin de la rébellion, sont libres pour toujours. Les propriétaires loyaux recevront toutefois certaines sommes et prendront des mesures pour établir des colonies de nègres libres, avec leur consentement, en dehors des Etats-Unis. »

Voici la conclusion du Message :

« D'autres moyens peuvent réussir ; ce lui-ci est infailible. La voie qu'il ouvre est facile, pacifique, généreuse, juste, et si nous la suivons, nous mériterons à jamais les applaudissements du monde et la bénédiction de Dieu. »

Le *New-York Herald* pense que le parti radical dans le Congrès n'écouterait pas favorablement les amendements proposés à la Constitution par le président Lincoln.

J. REBOUX.

Nous lisons dans le Bulletin du *Moniteur* :

« Le vice-amiral Jurien de la Gravière écrit de la Vera-Cruz, à la date du 15 novembre, que la colonne du général Berthier est entrée le 8 à Jalapa. Le débarquement des troupes et du matériel était complètement terminé le 11, et les vaisseaux et transports avaient repris immédiatement la route de France.

« Douze compagnies du 81^e de ligne avaient été dirigées par mer sur Tampico.

« Le 3^e zouaves parcourait les environs de la Vera-Cruz pour se procurer les bêtes de somme destinées à compléter les moyens de transport. »

Dimanche dernier, lord Coweley, ambassadeur d'Angleterre, accompagné de lord Elliot, est venu, dit-on, déclarer officiellement à M. Drouyn de Lhuys, que l'Angleterre avait pris la résolution de

renoncer au protectorat des Iles Ioniennes et de consentir à leur incorporation au royaume de Grèce.

Par suite de cette décision, la question grecque se trouve déplacée, en ce sens qu'au lieu d'appartenir à la compétence exclusive des trois cours protectrices, elle devient une question d'ordre européen, attendu que le sort des Iles Ioniennes a été réglé par le traité du 5 novembre 1815 conclu directement entre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie, mais auquel ont formellement adhéré toutes les puissances signataires de l'acte final du congrès de Vienne.

On nous assure qu'en conséquence de ce qui précède, lord John Russell vient de proposer à toutes les grandes puissances, la réunion, à Londres, d'une conférence européenne, pour arrêter les changements territoriaux dont il s'agit et pour résoudre les questions qui en découlent.

A. Renauld.

Il vient de se passer au Sénégal un fait militaire digne d'être mentionné.

Quatorze de nos soldats d'infanterie de marine retranchés dans le poste de Koalakh et commandés par un sergent nommé Burg ont tenu en échec pendant quatorze heures et ont repoussé cinq mille fanatiques, que guidaient deux chefs décidés, Maba et Macodou.

Quand l'ennemi se fut retiré, cédant à une aussi héroïque résistance, on trouva autour du poste deux cent cinquante hommes et soixante-dix chevaux jonchant le sol. L'armée de Maba et de Macodou était déjà en pleine déroute à travers le Saloum.

Cette longue et énergique défense rappelle le beau fait d'armes de Mazagan.

Nous lisons dans la France :

« Nous croyons savoir que les Anglais, en offrant d'abandonner les Iles Ioniennes au royaume hellénique pour le cas où le roi don Fernando consentirait à revenir sur sa première décision et à accepter le trône de Grèce, enlèvent conserver le port et les établissements maritimes de Corfou.

« Nous ignorons si le cabinet britannique maintiendra cette réserve, mais on nous assure qu'elle se trouve expressément formulée dans les propositions Elliot. » — A. Renauld.

On nous écrit de Turin le 14, dit la France, que conformément à la promesse qui a été faite par le nouveau ministère

italien au général de La Marmora, un premier renfort de vingt mille hommes va être envoyé dans le royaume de Naples.

On assure que ce n'est que sur la promesse qu'on lui a faite de lui donner des renforts, que le général de La Marmora, qui avait donné sa démission, a consenti à la retirer. La situation du Midi de l'Italie est telle, qu'on ne prévoit pas encore à quelle époque on pourra cesser d'occuper militairement le royaume de Naples.

— A. Renauld.

M. le général Forey a adressé aux populations du Mexique une nouvelle proclamation dont voici le texte :

« Mexicains,

« A la lecture de la proclamation qu'à mon arrivée dans votre pays je vous ai adressée, vous n'avez pas pu vous tromper, et vous avez reconnu la main de l'Empereur; lui seul possède le secret de dire tant et de si belles choses en un style aussi noble que net.

« Mais aujourd'hui que j'ai vu assez votre pays pour vous dire mes impressions, laissez-moi vous les exposer brièvement et avec la simple franchise d'un soldat, qui, je vous le répète, et quoi que puisse vous dire des écrivains de mauvaise foi, ne vient pas faire la guerre au peuple mexicain, mais au gouvernement dont la triste situation prouve à l'évidence l'incapacité de faire le bien.

« Que voit-on, en effet, dans vos villes? Des bâtiments en ruines, des rues impraticables, des eaux rouissantes et viciant l'air. Qui sont vos routes? Des frontières, des marécages où chevaux et voitures ne peuvent passer sans danger? Qu'est-ce que votre administration? Le vol organisé. Ceux qui sont chargés, par leurs fonctions, de faire rendre justice à leurs concitoyens sont parfois les premiers à les molester dans leurs personnes et dans leurs biens. Les préposés à la rentrée des impôts ne remplissent le plus souvent les caisses de l'Etat qu'après avoir rempli leurs poches.

« L'agriculture peut-elle être encouragée, lorsque le cultivateur est à peu près certain de se voir enlever le fruit de son travail?

« Le commerce, les arts peuvent-ils fleurir quand, de toutes parts et depuis de longues années, retentissent des cris de guerre?

« N'avez-vous donc recouvré votre indépendance après tant de sang répandu pour un si noble but que pour en faire un si déplorable usage, et n'est-il plus dans ce pays favorisé par le ciel sous tant de

rapports, de véritables patriotes comprenant que cette noble nation est exploitée depuis trop longtemps par quelques ambitieux qui dépendent dans des tentes fraticides toutes les forces vives du Mexique. Oui, je vous le dis avec douleur et avec tous ceux qui voient la triste situation de votre pays, vous courez à votre perte et vous n'avez qu'un pas à faire pour tomber dans un abîme qui engloutira votre indépendance et vous replongera dans la barbarie, si vous ne faites un pas en arrière. Faites-le donc, ce pas, quand la Providence vous en offre une occasion peut-être unique.

« La France vous envoie une armée modèle d'ordre et de discipline, quoi qu'il ait osé écrire le contraire une presse odieusement enluminatrice. Elle vient vous aider à vous constituer en une nation riche, puissante, libre, de cette vraie liberté qui ne marche pas sans l'ordre; en une nation que toutes les autres puissent reconnaître comme civilisée. Cette armée vous aidera à constituer un gouvernement honnête et probe, qui n'emploiera que des agents honnêtes et probes comme lui. Alors des finances de l'Etat seront le bien-être de tous et non de quelques-uns; elles serviront au lieu d'enrichir quelques ambitieux, à payer une armée régulière capable de maintenir l'ordre dans le pays et de protéger au lieu de détruire la fortune privée; elles serviront à ouvrir des voies de communication comme en Europe, afin de faciliter les relations commerciales qui font le prospérité des peuples; elles serviront à repaver vos routes, vos ponts, vos monuments, à entretenir vos villes mal éclairées, mal pavées.

« Tout cela ne vaut-il pas la petite d'y réfléchir, et que tous les Mexicains, à quelque parti qu'ils appartiennent, se donnent la main pour oublier de vieux ressentiments et travailler en commun à la grandeur de leur patrie? C'est à l'ombre du drapeau français qu'ils peuvent obtenir ce résultat, car ils se souviendront de ces belles paroles de l'Empereur : « Partout où flotte ce drapeau, il représente la cause des peuples et de la civilisation. »

« Au quartier-général à Orizaba, le 3 novembre 1862.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique, Signé : FOREY.

Nous lisons dans le *Moniteur* :

« Les dépêches reçues du corps expéditionnaire du Mexique par le dernier paquebot de la Compagnie transatlantique répondent à tout ce que les nouvelles an-

FILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
 DU 19 DÉCEMBRE 1862.

— N° 21. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XVII.

Quelques jours après les événements rapportés dans la lettre de Gothard, nous trouvons le baron Charles assis par terre, tout pensif, le corps appuyé contre le tronc d'un arbre, dans la contrée montagneuse qui entoure Walby. Il tenait les yeux fixés sur le soleil couchant, dont la lueur or vif perçait à travers les cimes vertes des arbres, et déjà ces derniers rayons de feu avaient disparu derrière les montagnes que ses regards conservaient toujours la même direction, jusqu'à ce qu'enfin ses yeux fatigués se fermèrent. Le voile sombre de la nuit commençait à s'étendre sur les environs; un vent froid se foudait dans le feuillage, et un brouillard épais et malsain remplissait l'air. Charles ne s'apercevait de rien; son âme était bien loin, parcourant le vaste champ du souvenir. Il était las de méditer sur la misère de l'humanité ici-bas; son esprit, quoiqu'enchaîné au corps, se sentait libre et suivait au galop la route du passé; cependant ses hâles étaient fréquen-

tes, à en juger par ces trois mots : « le 23 juillet, » qui s'échappaient parfois de ses lèvres, et ce jour-là était précisément le 23 juillet. Il est facile de comprendre qu'ainsi détaché du monde extérieur, il n'entendait pas craquer le sentier du bois sous des pas légers et furtifs; tout à coup une main caressante effleura son front, qui s'éclaircit aussitôt, et une voix douce et tremblante le pria effectivement de rentrer.

Rappelé de ses rêves à la réalité — souvent une amère déception — Charles tendit la main à celle qui troublait son bonheur fugitif.

« C'est toi, bonne Selma; comment as-tu osé t'aventurer si tard dans le bois, toi qui en as toujours eu une si grande frayeur? »

« Charles, répondit-elle avec une assurance et une fermeté dont on ne l'aurait pas crue capable; maintenant que je vois approcher de plus en plus le pire de tous les malheurs, le reste ne m'effraie plus. J'étais à la fenêtre et je te vis partir vers midi; le jour baissait déjà que tu n'étais pas rentré encore; alors je rassemblai tout mon courage et je sortis pour te chercher. Je sentis mon cœur se rerrer, il est vrai, à la vue de la sombre voûte des arbres; mais mon vif désir d'avoir un entretien avec toi — ce qui est impossible à la maison — m'a poussée en avant et, grâce à Dieu, je t'ai rencontré! »

« Pauvre sœur, je te comprends. »

Charles se leva, passa le bras de Selma sous le sien, et ils reprirent ensemble, dans l'obscurité, le chemin de leur maison, séjour du malheur. Il n'y avait non plus que ténèbres et échagrin dans leurs cœurs torturés.

Charles mettait tous ses soins à proté-

ger avec son manteau la frêle créature contre la fraîcheur humide du soir.

« Je m'aperçois, lui dit-il, que notre mère t'a parlé sérieusement.

« Et même presque avec dureté. Depuis que, à ton retour de chez le bailli avant-hier soir, il t'a fallu raver à notre mère l'espoir que je voyais luire depuis quelques jours dans ses yeux — redevenus mornes maintenant — depuis lors, Charles, tu es toujours au bois, et elle ne quitte pas sa chambre à coucher; cette après-midi, elle m'a fait appeler et elle m'a annoncé sans détour qu'il me fallait — grand Dieu! — donner ma main à ce fou de Fuschberg, qui ne parle même pas, qui n'agit pas de lui-même, et ne la demande toujours que par ordre de son père. »

« Et que lui as-tu répondu, Selma? »

« J'ai demandé Charles d'une voix tremblante. »

« Je n'ai rien répondu du tout, Charles! Le chagrin et les larmes ont tellement changé notre pauvre mère, que je n'ai pas eu le courage de lui donner la seule réponse qu'il me soit possible de faire : un refus. Je me suis retirée dans ma chambre et ne l'ai quittée qu'à la brune pour me mettre à ta recherche, afin de te consulter. Mais dis-moi d'abord, Charles, as-tu l'intention de demander Hortense Thorsen en mariage? »

« Non, chère Selma; elle est aimable et bonne, c'est une perle; mais son père ne veut pas de moi, mon honneur et ma délicatesse se révoltent des preuves répétées de son mépris. Il y a quelques jours, dans un état de surexcitation où ma mère abusait en réalité du pouvoir qu'un cœur de mère a sur un fils aimant, je lui promis, harcelé et fatigué comme un gibier longtemps poursuivi, je lui promis d'essayer si je pourrais remplir son désir. Le

succès fut et demeure évidemment si médiocre, que je cherchai encore une fois, mais en vain, à la dissuader. Cette barrière qui s'est élevée entre nos deux cœurs et ne leur permet plus de se comprendre est ce qui m'afflige le plus. Ensuite je suis en proie à l'anxiété la plus amère, car tous mes efforts pour réunir une somme avec laquelle je puisse me présenter devant Fuschberg pour arranger la chose à l'amiable ont échoué. Ces jours-ci, pendant que vous erriez que je me livrais au plaisir de la chasse dans le bois, je parcourais la contrée dans tous les sens; j'ai même abaissé ma fierté jusqu'à chercher des moyens de salut auprès de quelques riches paysans. Ils m'ont repoussé avec ironie, et m'ont répondu qu'ils n'étaient pas dignes d'entrer en relation avec monsieur le baron, qui trouverait facilement ce qu'il voulait, et même plus, chez les gens de sa condition. O chère sœur!

« O chère sœur! nous avons déjà éprouvé bien des souffrances dans notre vie! mais il n'y a rien de plus pénible, de plus navrant pour le cœur et pour l'âme que de prier humblement, sous le faix accablant de la confusion, ces enfants grossiers de la nature; d'attendre un refus en tremblant; de subir par degrés la plus cruelle torture; de voir leurs lèvres épaisses teintées de tabac se relever en arc jusqu'aux oreilles, leurs yeux écarquillés se fixer sur le solliciteur avec l'expression d'une stupide ironie, et leurs mains calleuses gratter dans leurs cheveux hérissés; de les entendre enfin, après tous ces préliminaires, prononcer un non bien lent; il n'est pas de patience humaine capable de supporter tout cela, et me soumettre de nouveau à cette épreuve, avec aussi peu d'espoir d'un résultat favorable, est une chose impossible. Après

l'issue si malheureuse de mes démarches, je cherchai la paix et le calme dans l'apaisement du bois. — Oh! comme la fraîcheur du soir calma mes joues brûlantes et mon cœur oppressé! »

Selma se pressa en sanglotant contre son frère chéri.

« Pauvre Charles! murmura-t-elle, que n'as-tu pas souffert pour nous! Oh! que ne peut-on mourir! Qu'il doit être doux de sommeiller sous le vert gazon, où l'on n'entend plus l'orage des passions effrénées, qui se livrent un combat acharné sur la terre. »

Un profond soupir, qui s'échappa de la poitrine oppressée de Charles, prouva qu'il partageait en ce moment la pensée de sa sœur; mais il garda le silence; il n'avait pas le courage de lui dire combien il serait plus tranquille de savoir ce qu'il était et flétri dans le sein maternel d'un monde meilleur.

« Combien notre Ebba est heureuse! reprit Selma; elle est chanoinesse et quittera prochainement dans le couvent noble de Wadstena. Que devenir, moi, demoiselle noble, mais pauvre et malade, dépourvue des connaissances vulgaires qui permettent aux femmes des autres classes de gagner leur vie? Et lors même que j'imaginerais quelque moyen... »

« Elle se tut; mais, malgré l'obscurité, Charles vit une légère rougeur colorer ses joues.

M^{lle} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)